

FEUILLETON DU SAMEDI

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XIII

—Ce à quoi vous teniez, ce n'est pas à moi, mais à la Tour-Blanche ? poursuivait-elle.

—Non ! non ! je le jure, s'écria-t-il : ce n'est pas vrai. J'aurais fait de vous ma femme, n'eussiez-vous pas en un sou, si le sort me l'avait permis. Mais je suis victime du plus affreux guignon qui ait jamais poursuivi un homme. Vous le voyez, — je perds une magnifique fortune, pourquoi ? Parce qu'il vous prend la fantaisie d'être duchesse, — fantaisie dont j'aurais, peut-être, pu m'accommoder, si, en vous perdant, je ne me trouvais, du même coup, condamné à la misère.

Hélène éprouva une singulière émotion.

—Je ne puis prolonger cette entrevue, dit-elle. Vous êtes, après tout, mon cousin, et je comprends que vous ne devez pas perdre à mon élévation, — vous n'y perdrez pas. Le legs que me destinait le baron de Romilly, vous l'aurez. Je vous donnerai aussi la part qui revenait à Raoul... qui... qui a été noyé. Cela vous suffira-t-il ?

Il se jeta à ses pieds.

—Merci ! oh ! merci, s'écria-t-il.

Elle se recula, et dit froidement :

—Relevez-vous, et écoutez-moi jusqu'au bout.

Il obéit, et elle continua :

—Je vous donnerai cela, à condition que vous quittiez immédiatement la France et que vous restiez à l'étranger au moins deux ans, et si vous tentez de renouveler l'ami... la reconnaissance qui a existé entre nous, ce devra être quand vous aurez purifié votre nom des taches dont il est souillé. Acceptez-vous ?

—J'accepte, répondit-il.

Elle fit un geste de la main.

—Pas un mot de plus. Quittez le château aujourd'hui même. Faites-moi savoir où je pourrai communiquer avec vous, et laissez le soin de terminer cette affaire à mon honneur, où à ma prudence, si vous aimez mieux.

Elle lui tendit la main. Puis elle débarra la porte, et elle se retira dans sa chambre à coucher.

Pendant quelques heures, elle endura des émotions terribles, mais elle finit par les maîtriser, et quand vint l'heure du dîner, elle se montra souriante et charmante.

Ernest Rivolat était parti pour Paris.

Six mois après, un grand mariage eut lieu au château de Flamanville. Le duc épousait la jeune et belle Hélène de la Roseraie.

Le mariage se fit à l'église du village, sur le désir d'Hélène, qui éprouvait une répugnance, d'ailleurs bien naturelle, à être mariée dans une chapelle où elle avait vu naguère enterrer ses plus proches parents.

Une foule énorme se réunit pour faire honneur au marié et à la mariée. On pouvait s'y attendre, car les circonstances dans lesquelles avaient lieu ce mariage étaient assez extraordinaires : Hélène avait l'air heureux et triomphant ; mais, en revenant de l'église, elle se sentit prête à défaillir, car elle s'imagina que, dans la foule, elle voyait le visage de Béatrice tourné vers elle.

L'enfant était pauvrement vêtu, mais les traits étaient de tous les points les mêmes.

Elle se couvrit, un moment, les yeux avec

sa main qu'elle ôta aussitôt. La vision était passée. La figure n'était plus visible.

Ce devait être un effet de son imagination. D'ailleurs, n'était-elle pas, à présent, duchesse de Flamanville : qui pourrait maintenant venir attaquer sa position ?

Oui, qui ?

XVI

UNE ANCIENNE CONNAISSANCE

Deux ans passent vite. Ce temps paraît court quand on regarde en arrière, et beaucoup quand on regarde en avant. Et cependant, que de bonheur et de misère il peut y avoir dans cette espace de deux années ! Pour quelques-uns, c'est une intervalle de repos et de paix ; pour d'autres, c'est un tourbillon d'épreuves et de troubles, de ruine et de désolation. Une chose est certaine, c'est qu'il n'est aucune classe de l'humanité qui n'ait sa part de chagrin, de vexation ou d'affliction. Les grandeurs et les richesses, non moins que la médiocrité et la pauvreté, ont de lourds fardeaux à porter, et si les tourments des uns pouvaient être une consolation pour les autres, nous dirions que la richesse et le rang n'ont point le privilège d'être à l'abri des ravages de l'affliction, pas plus que des crimes et du déshonneur.

Hélène, duchesse de Flamanville, passa, à l'apparence du moins, les deux premières années de son mariage comme si elle eût été portée, dans un vaisseau doré, sur une mer brillante de luxe, de plaisirs et de bonheur.

Elle avait été présentée à la cour, elle avait été de toutes les fêtes, de toutes les réceptions importantes ; et, ce qui la flattait plus que le reste, c'est que partout où elle avait apparu, elle avait été un objet d'éloges et d'admiration ; partout où elle allait, elle était flattée, adorée.

Toutefois les louanges qui lui étaient décernées n'étaient pas universelles. Il arrivait parfois, lorsque, dans un cercle, elle devenait le sujet de la conversation, que ceux-là mêmes qui avaient vanté ses hautes qualités ne se gênaient pas pour raconter de petites histoires concernant ses parents, et qui n'étaient pas absolument favorables à l'honneur, à la vertu ou la dignité de ces personnages. Ils citaient, sans avoir l'air d'y attacher plus d'importance, des bagatelles relatives à la première existence d'Hélène, rappelant le temps où elle vivait dépendante du baron de Romilly, dont elle avait hérité d'une façon si singulière.

Quoique Hélène ne se trouvât, pour ainsi dire, jamais avec ceux qui osaient ainsi parler d'elle, leurs murmures ne manquaient pas, cependant, d'arriver à ses oreilles. Elle ne savait comment ; mais ils tournoyaient autour d'elle, comme des oiseaux de mauvais présage.

Si l'on dit du mal de nous en arrière, nous pouvons être sûrs que nous ne serons pas longtemps sans en être informés. La charité humaine n'est pas tellement prédominante qu'elle sache garder pour elle les remarques désagréables qu'elle entend, et le pire de tout, c'est qu'on vient nous dire ces choses confidentiellement, dans l'attente que nous serons reconnaissant à celui ou à celle qui nous les rapporte.

Hélène avait ses rapporteurs, et il lui arrivait souvent d'être blessée, irritée et agacée par ce qu'on venait lui raconter.

Elle s'était imaginé qu'en devenant duchesse, elle pourrait ensevelir le passé dans l'oubli, et que le monde ne la connaîtrait plus que comme la jeune et belle duchesse de Flamanville, dont il était inutile de rechercher les antécédents.

Avant son mariage, elle avait, avec une

fermeté, une persévérance et un courage digne d'une meilleure cause, poussé jusqu'au bout la résolution qu'elle avait prise. Elle avait tenu sa promesse vis-à-vis d'Ernest Rivolat, avec l'aide de M. Dorville, qui était resté son très-dévoté serviteur. Elle avait surveillé elle-même tous les détails de son contrat de mariage, dont elle avait examiné successivement toutes les dispositions, surtout celles qui transféraient, conditionnellement, la propriété de la Tour-Blanche à son mari et à ses héritiers.

Quand tout cela fut fait et qu'elle fut devenue légalement la femme du duc de Flamanville, elle supposa qu'elle en avait à jamais fini avec le passé, qu'une belle et brillante carrière s'ouvrait devant elle, et que rien ne viendrait obscurcir le soleil de sa prospérité, à l'exception, peut-être, d'un souvenir qu'elle se hâterait de chasser de son esprit.

Elle arriva au pincelle de son ambition, et elle trouva, comme tant d'autres avant elle, qu'elle était en face d'une rude réalité, qu'elle n'avait plus rien à espérer, rien à quoi elle pût aspirer, et qu'elle avait beaucoup à craindre.

Sans doute, tout d'abord, une succession de plaisirs, de fêtes et de soirées où elle était entourée d'hommages, la satisfaction de se voir le centre d'attractions dans les plus splendides réunions, lui avaient fait oublier le passé, et lui avaient rendu cher le présent. Mais bientôt, tout cela commença à la fatiguer. Le duc était froid, formaliste et extrêmement fier. Il la traitait comme une de ses possessions, — l'une de ses plus chères possessions, il est vrai, — et il était aussi respectueux pour elle que si elle eût été une reine, aussi attentif que s'il eût été son chambellan ; mais il ne lui laissait jamais oublier qu'il était son seigneur et son maître. Il la traitait, devant ses gens, et en public, avec le plus profond respect. Il arrivait rarement qu'ils fussent ensemble, mais quand cela se trouvait, il lui faisait sentir, par un certain genre de manières, qu'il croyait avoir fait un sacrifice en l'épousant, sacrifice dont elle devait lui tenir compte. Jamais cette impression ne s'était, de sa part, traduite en paroles, mais une femme n'a pas besoin qu'un homme parle pour deviner ses impressions, et surtout une impression de ce genre. L'orgueil d'Hélène se trouva piqué, sa vanité fut blessée, et elle eut du mépris pour son arrogance et pour lui. Elle en vint à regretter de n'avoir pas donné sa main à l'homme qu'elle avait dédaigné autrefois, à Ernest Rivolat. Elle l'avait rencontré trois fois depuis leur dernière entrevue à la Tour-Blanche, à Rome, à Constantinople et une troisième fois à Paris, juste à la fin de la seconde année de son mariage.

XVII.

L'HÉRITIÈRE DE LA TOUR-BLANCHE

Cependant Hélène, ou plutôt Madame la duchesse de Flamanville, avait remarqué, en traversant, dans sa voiture, une rue de Paris, en compagnie de son mari, une pauvre petite fille de 8 à 9 ans, qui lui parut avoir une grande ressemblance avec Béatrice. Cette pensée la poursuivant partout, elle s'adressa de nouveau au docteur Vargat pour découvrir sa résidence. Celui-ci après bien des recherches eut y avoir réussi. Il fit donc part de ses soupçons à Hélène et convinrent du jour et de l'heure où ils s'y présenteraient. Rachel, la folle Rachel, en fut prévenu à temps, on ne sait comment, et prit aussitôt ses mesures pour sauver Béatrice.

Au milieu des rues étroites qui entou-